

pelle, croit avoir la vague vision d'un temps disparu. Et l'impression du passant n'est point trompeuse. A l'ombre de ces vieux arbres, et dans l'enceinte de ces vieux murs, revivent de vieilles mœurs et des vertus d'autrefois.

Ce manoir est l'habitation patrimoniale des Comtes de Musy.

...en 1870, la famille se composait des parents, nous allions dire des patriarches, M. le Comte et Mme la Comtesse de Musy ; de leur descendance, groupée tout entière autour d'eux, et de quinze à vingt serviteurs.

Cette descendance comprenait deux générations : — le fils aîné, Humbert de Musy, son frère Victor, et sa sœur Geneviève, formaient la première ; — les enfants d'Humbert, Marie et Symphorien, encore adolescents, formaient la seconde.

Une place était vide au foyer. La jeune femme de M. Humbert de Musy était morte il y avait déjà plusieurs années, laissant dans le cœur de son mari un deuil inconsolable. La santé de ce dernier resta pour jamais ébranlée par suite des nuits incessantes qu'il avait passées sans sommeil au chevet de l'épouse, disputant inutilement à la mort celle qu'il aimait plus que lui-même. Il était voûté avant l'âge et atteint, dans tous les membres, de douleurs articulaires qui ne le quittaient presque jamais.

Son état cependant, bien que souvent des plus pénibles, était relativement supportable à côté des cruelles infirmités de son frère plus jeune.

C'est l'histoire de ce plus jeune frère que nous allons raconter.

II.

Durant sa première enfance, Victor de Musy avait été assez robuste. C'était un garçon de haute taille, aux traits superbes et accentués, qui rappelait, mais avec une auréole de pure candeur et de bonté profonde, le type célèbre des Bonaparte. Elancé, agile, bien découplé, apte à tout exercice, il semblait promettre un avenir de vigueur. Mais vers l'âge de dix-sept ans, sa santé se troubla, s'altéra, se perdit. Bien que conservant extérieurement sa forte apparence, il était devenu faible et languissant. Tantôt les reins, tantôt les yeux, tantôt les jambes le faisaient souffrir. Il supportait vaillamment tous ces maux, et puisait, dans l'habitude de la douleur et dans la vie sédentaire qu'elle le contraignait parfois à garder, une précoce maturité. Il priait, il méditait, il lisait les livres qui conduisent à Dieu. De sorte qu'un jour le jeune comte dit à ses parents :

— Le Seigneur m'appelle : je veux être prêtre. La famille était trop chrétienne pour s'opposer à cette vocation de son fils bien-aimé. Mais le père jugea prudent et sage de la soumettre à l'épreuve du temps, et il demeura deux ans avant